

DAGENAIS, André, *Vingt-quatre défauts thomistes. Mémoire sur l'éducation*. Éditions du Lys, Montréal, mars 1964.
« Témoignage pour le Concile ». 205 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 18, numéro 2, septembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302383ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302383ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1964). Compte rendu de [DAGENAIS, André, *Vingt-quatre défauts thomistes. Mémoire sur l'éducation*. Éditions du Lys, Montréal, mars 1964. « Témoignage pour le Concile ». 205 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(2), 309–312. <https://doi.org/10.7202/302383ar>

DAGENAIS, André, *Vingt-quatre défauts thomistes*. — Mémoire sur l'éducation. Éditions du Lys, Montréal, mars 1964. "Témoignage pour le Concile". 205 pages.

N'étant plus professeur ou très peu, croyons-nous, M. André Dagenais ne cesse point de fréquenter la philosophie et la

théologie et d'en écrire. Il accroît une œuvre déjà considérable, œuvre de laïc comme il s'en trouve peu de cette espèce en notre pays. Pour ce coup, il relève dans saint Thomas, non pas vingt-quatre erreurs, le mot serait trop dur, mais *vingt-quatre défauts*. Vingt-quatre, pas un de moins. Et il a voulu faire de son ouvrage, un "Témoignage pour le Concile" et un "Mémoire sur l'éducation", adressé à la Commission Parent.

N'étant point spécialiste en philosophie et en théologie, nous n'avons guère qualité pour nous prononcer sur la valeur de cet ouvrage. Ferons-nous observer toutefois que, même en un pays où l'on a et justement vénéré le thomisme, nous aurions tort de nous scandaliser de pareilles critiques. Ici l'on pense, malgré soi, à l'interdiction des œuvres d'Aristote par Urbain IV en 1263 et aux 219 propositions condamnées par Etienne Temper, évêque de Paris (1277), condamnation qui atteignait certaines thèses de l'aristotélisme de Thomas d'Aquin. La Vérité avec une majuscule est immense. Qui peut se vanter de l'avoir jamais saisie en sa plénitude ? Qu'il y en ait diverses interprétations et que tous n'en saisissent pas les mêmes aspects et que, par conséquent, un pluralisme philosophique et théologique puisse exister, qui peut s'en étonner ? Il y aura toujours, dans la vérité divine, qui n'est pas à la mesure de l'intelligence humaine, une part d'insaisissable qui donnera lieu à de multiples interprétations. De la diversité des écoles en philosophie et en théologie, l'Eglise elle-même ne s'offusque point, à condition que soit préservée l'unité dans la foi. L'hérésie ou l'erreur "qui ne compose point", disait Claudel, n'est pas complémentaire de la Vérité.

Bien des causes peuvent enfanter cette diversité d'opinions. Les théologiens n'ont pas toujours usé des mêmes instruments conceptuels et philosophiques. Pendant douze siècles à tout le moins, les penseurs chrétiens ont pratiquement emprunté ces concepts à Platon, ou du moins, à une inspiration platonisante. Rares, même parmi les Pères, ceux-là qui ont appuyé leurs recherches ou réflexions théologiques sur la philosophie d'Aristote. C'est dans le platonisme qu'Augustin, reconnu pour le "père de la méditation théologique de l'Occident", est allé chercher ses merveilleuses catégories de pensée. A ces causes se peuvent joindre les différentes perceptions initiales, intellectuelles et spirituelles où ont pris naissance et se sont appuyées les grandes écoles de théologie dans leurs élaborations systématiques. Puis viennent en ligne de compte des milieux de pensée, de mentalité assez peu ressemblants. Orient et Occident représentent, depuis les premiers siècles de l'Eglise, des espaces culturels fort diffé-

rents. De part et d'autre une théologie, une spiritualité se sont élaborées. Théologie que l'Eglise accepte dès que conforme à l'unité de la foi. Les Pontifes de Rome ont marqué sans doute leurs préférences pour la scolastique latine et son argumentation philosophique. Ils y ont vu un magnifique instrument dialectique, une éminente élaboration rationnelle du "révélé". Préférences qui ne s'adressent néanmoins qu'à une méthode, à l'ensemble d'une œuvre magistrale, non pas nécessairement à chacune des thèses soutenues par l'Aquinate ou ses commentateurs. On se rappellera le grand cas qu'un homme, tel que Ferdinand Brunetière faisait de la scolastique et le rôle qu'il lui assignait dans la formation de l'esprit français: art de la question bien posée, des distinctions opportunes, recherche de la clarté. D'autre part, n'a-t-on pas donné un sens providentiel à la présence du franciscain Bonaventure à côté du dominicain Thomas d'Aquin ?

M. André Dagenais, né à Montréal, licencié en philosophie de l'Université de Montréal, a enseigné, pendant cinq ans, la philosophie au Collège français de Buenos-Aires. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie dont quelques-uns qui tiennent d'assez près à la théologie. En l'ouvrage qu'il vient de publier, à l'occasion du Concile, c'est une sorte de procès qu'il engage contre le thomisme. Ces *Vingt-quatre défauts thomistes* soulèvent les plus graves problèmes. Le professeur se prononce naturellement pour le pluralisme philosophique et théologique dans l'enseignement. Il lui "paraît invraisemblable de restreindre l'enseignement de la philosophie aux points de vue du thomisme". Ce serait, selon lui, "enfermer une éducation dite philosophique dans un système irrespirable". Le pluralisme dans l'enseignement théologique ou philosophique ne saurait aller pourtant sans une mise en garde entre la "complémentarité" possible des systèmes. Tous, et ni l'un ni l'autre ne sauraient être adoptés tour à tour par le même esprit. La synthèse orientale n'est pas complémentaire de la synthèse scolastique latine, ni même le bonaventurisme complémentaire du thomisme. Ce ne sont tout au plus que des interprétations diverses de la même Réalité, interprétations que l'Eglise accepte sur le plan d'une Vérité qui les transcende. Et nous croyons être en bonne compagnie pour affirmer ces choses.

Les "Défauts" reprochés au thomisme n'en révèlent pas moins une singulière gravité. Il suffira d'en énumérer quelques-uns: fausses distinctions entre existence et essence, entre matière et forme, méconnaissance de l'identité reliant puissance et acte, rejet de l'évolutionnisme, dislocation de l'âme, négation

de toute relation réelle de l'homme à Dieu, dépréciation de la femme et de la vie conjugale. Sur ce dernier point, l'auteur énonce une opinion et des conclusions d'une inquiétante portée sociale. Pour s'être trop appuyé sur une conception aristotélicienne de la femme, l'on aurait abouti à une pernicieuse déformation de la communauté conjugale. A la page 136 de l'ouvrage, l'on voudra encore lire cet autre reproche fait à saint Thomas, à savoir que "la théodicée de l'Aquinat présente *un Dieu défiguré, déstructuré, fort peu connaturel à l'homme, isolé et lointain*. Le Moteur Immobilé d'Aristote ne s'identifie pas au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob." Serait-ce de là que dériverait un enseignement théologique ou religieux trop détaché de sa finalité ? *Science*, mais trop peu *vie* ? Les théologiens thomistes l'admettent, croyons-nous : la théologie de saint Thomas est de l'ordre sapientiel. Pour le Maître, connaître est en soi une perfection absolue, un bien en soi ; même en matière divine, il est "légitime de s'appliquer à connaître pour connaître". D'autres, et l'on trouve ici saint Augustin, saint Bernard et saint Bonaventure, ont voulu connaître pour être sauvés ; pour eux la connaissance s'organise en vue de la fin. On voudra bien le noter toutefois : ce n'est point depuis saint Thomas que les théologiens et même les Pères s'inspirent d'Aristote. Il nous souvient d'avoir lu quelque part qu'au troisième siècle l'école de la vieille Antioche préférait Aristote à Platon. N'y eut-il point aussi des Pères ou des docteurs qui ont emprunté la charpente de leurs concepts tantôt à l'un et tantôt à l'autre de ces philosophes ? Il n'en reste pas moins que l'enseignement scolastique de la théologie, et, par voie de conséquence, du catéchisme, aura été moins contemplatif, moins affectif et moins synthétique que l'enseignement patristique en général.

Le dernier livre de M. Dagenais soulève trop de problèmes pour passer inaperçu. La tactique paraît avoir été jusqu'ici de faire le silence autour des ouvrages de l'auteur. Pourtant ce laïc figure certainement au premier rang de ceux de son espèce qui ont tenté d'édifier, au Canada français, une œuvre philosophique. Il est temps que des maîtres autorisés rompent un silence apparemment trop concerté. La dernière œuvre de l'auteur, par sa gravité même, exige qu'on s'y arrête et qu'on en discute.

LIONEL GROULX, ptre